

Des riziculteurs d'altitude Tsarahonenana, village de l'Ankaratra (Madagascar)









L'étude du terroir de Tsarahonenana, village situé au nord-ouest de la grande plaine d'Ambohibary-Sambaina dans le sud du massif de l'Ankaratra (cf. Fig. 63), pose le problème de la mise en valeur des « zones hautes » de la région centrale de Madagascar.

L'Ankaratra est une montagne élevée dont les plus hauts sommets dépassent 2 600 m. Son climat est rude et irrégulier. Il se dédouble entre une saison humide, où les maxima moyens de température atteignent 25 °C et qui voit tomber 80 % des précipitations — le plus souvent sous la forme d'orages d'une rare violence —, et une saison qui, de mai à octobre, fait régner un véritable hiver sur l'ensemble de la région. Au cœur de celui-ci, les moyennes mensuelles s'abaissent jusqu'à 10 °C et les gelées nocturnes sont fréquentes. La moyenne pluviométrique de dix ans, enregistrée à Ambohibary, est de 1 600 mm par an, mais le chiffre et la répartition mensuelle des précipitations sont très irréguliers d'une année à l'autre.

Les sols de cette montagne, formés sur les coulées de lave fluide qui ont glissé des centres d'éruption, sont plus fertiles que la moyenne générale de l'Imerina. La nature de la roche-mère donne à ces formations ferrallitiques brunes ou rouges de bonnes propriétés physiques et structurales, en particulier sur les sols bruns rajeunis. La déficience de certains éléments chimiques est compensée par la haute teneur en matière organique ou en azote contenue dans l'horizon de surface. Ces sols souvent fertiles sont toutefois fragiles et se dégradent facilement.

La plaine d'Ambohibary-Sambaina, ancienne cuvette lacustre d'environ 3 000 ha située à 130 km au sud de Tananarive et à 1 650 m d'altitude, pénètre assez profondément au nord vers le centre de ce massif. Les villages se situent pour la plupart en bordure de la plaine, tel Tsarahonenana, mais des hameaux plus récents se sont créés au milieu des rizières sur les rives et faux bras de la rivière. L'origine du



-  Alluvions du bourrelet hydromorphe (Cynodon dactylon et Eragostis)
-  Sols hydromorphes de cuvette très engorgée (Végétation de marécage)
-  Sols hydromorphes de cuvette moyennement engorgée (Végétation sous rizière : herbacées aquatiques)
-  Alluvions de fond de vallée bien drainée
-  Colluvions de bas de pente
-  Sols beige clair sur roche-mère trachytique (tany broka)
-  Sols ferrallitiques bruns de pente (tany mainty)
-  Sols ferrallitiques rouges (tany mena)



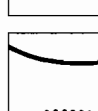
-  Végétation sub-spontanée de mimosas, prairie à base d'Aristida
-  Versants dénudés avec affleurement de la roche-mère (forme de ravinement)
-  Végétation buissonneuse (Helicrysum) associée à des Cynodon dactylon (chiendent), Pennisetum et Digitaria

FIG. 64. — Sols et végétation.

large, se réclamant d'un ou de quelques ancêtres fondateurs. Aujourd'hui, ces liens de parenté originels sont incapables d'assurer une cohésion et une stabilité de l'habitat. Le village évolue peu à peu vers une semi-dispersion : chaque case ou groupe de cases constituant une petite unité autonome, tandis que des écarts essaient vers la périphérie.

Les sites d'habitat se situent à quelque 10 ou 20 m au-dessus de la plaine marécageuse où ont été aménagées les rizières. Celles-ci sont, dans l'esprit des villageois comme dans l'ordonnance du paysage rural, l'élément essentiel du système agricole.

LE SYSTÈME CULTURAL

Une riziculture de submersion.

Les rizières constituent, entre le bas de la montagne et la rivière Ilempona qui limite le terroir à l'est, un bloc de 61 ha. Découpées en 450 parcelles et légèrement dénivelées les unes par rapport aux autres, elles descendent en une mosaïque compliquée vers les bas-fonds marécageux qui bordent les rives surélevées de la rivière. La taille de ces rizières est faible : plus de la moitié d'entre elles ont une superficie inférieure à 10 ares, les plus morcelées se situant sur le haut de la cuvette, les parcelles les plus grandes au niveau des bas-fonds marécageux. A la périphérie de ces rizières, les carrés de pépinières s'échelonnent là où l'irrigation est la plus aisée, directement en contrebas de l'éperon rocheux ou dans le fond encaissé des deux petites vallées qui rejoignent la plaine au sud et au nord du terroir. Leur superficie totale, 2,73 ha, est faible ; beaucoup de paysans doivent faire appel à des pépinières « sèches », bénéficiant seulement de l'eau des pluies.

L'irrigation de cet ensemble de rizières est assurée par deux canaux d'aménée qui apportent, au moment des labours en octobre et des repiquages de décembre, l'eau prélevée sur des torrents montagnards. Mais eu égard aux vastes besoins en eau auxquels cette irrigation doit répondre, leur gabarit est insuffisant. Seule la frange « haute » de la cuvette d'inondation, soit moins de 20 ha, est approvisionnée directement ; les deux tiers des rizières ne sont irrigués que par le surplus d'eau descendu par gravité des rizières supérieures ou, en dernière instance, par l'eau de pluie.

Dans ces conditions, quand les précipitations du début de saison chaude se font attendre, les travaux de labour et de repiquage souffrent d'importants décalages, en particulier sur les moyennes et basses rizières. Le retard peut avoir de graves conséquences en ce sens que la récolte est dès lors repoussée à une période — mai-juin — où les températures se rafraîchissent et où la plaine, submergée en fin de saison des pluies par l'abondance des eaux, est en état latent d'inondation. Si bien que s'il n'y a pas assez d'eau au moment du repiquage, il y en a trop au

les plus sûres, elles reçoivent les fumures les plus abondantes et sont les mieux travaillées. Leurs rendements sont en général supérieurs à 2 t/ha ; directement au bas de l'éperon rocheux, ils peuvent atteindre 4 t/ha sur les parcelles qui mordent sur les sols de colluvions.

Entre la frange haute et le marécage, celles que nous avons appelées les « moyennes rizières » forment comme un niveau intermédiaire. Elles s'étendent sur 27,6 ha, soit 48 % du total. Leurs rendements sont incertains ; un retard au repiquage peut compromettre la maturité des grains au moment de la récolte, une inondation trop importante peut ennoyer les plants. En 1966, bonne année rizicole, les rendements oscillaient pourtant entre 1,6 et 1,8 t/ha. Sur ces rizières, le tallage, souvent excellent, peut atteindre 9 tiges de riz par plant, mais la proportion de grains non fécondés est élevée. Une tige de riz donne rarement plus de 30 à 40 grains, c'est-à-dire moins de 40 % du nombre des fleurs qui apparaissent sur l'épi. L'absence de nombreux grains s'explique souvent par un repiquage trop tardif. Les plants ayant « tallé » sur la pépinière, « retallent » à nouveau sur la rizière. Le vent ou les basses températures peuvent aussi jouer un rôle non négligeable.

Au niveau du marécage, les basses rizières s'étendent sur 13 ha, soit 20 % du total. Situées en contrebas de la rivière, elles sont pour un repiquage tardif de décembre ou janvier, inondées régulièrement à partir de février. La riziculture correspond ici à un pari où personne ne cherche à prendre trop de risques ; la fumure y est inconnue et les paysans ne repiquent que le surplus de leurs semences. Les rendements toujours faibles, rarement supérieurs à 1 t/ha, justifient cette attitude prudente. Bien souvent les basses rizières fournissent — davantage que le grain — une paille de riz qui servira à l'alimentation des bœufs de charrette.

La « civilisation du riz ».

Les problèmes de la riziculture tiennent donc, non à la qualité des sols qui sont plutôt bons, mais à l'insuffisante maîtrise de l'eau, elle-même aggravée par l'irrégularité du régime des pluies. La possibilité de catastrophes comme la grêle n'est, en outre, jamais à écarter. Toutefois il arrive que les fantaisies du climat soient bénéfiques. En 1966, la récolte fut d'une merveilleuse abondance ; la plaine retentit longtemps du son des tambours et des chants qui en célébrèrent, à l'occasion des fêtes et *famadihana*¹, la fertilité.

La riziculture reste, en effet, dans l'esprit des villageois la préoccupation essentielle. Elle requiert, en saison chaude, la plus grande partie du temps de travail des paysans ; les pépinières sont ensemencées, fumées et protégées avec soin ; les rizières sont retournées en profon-

1. Grandes fêtes malgaches du retournement des morts ; elles sont le plus souvent, pour celui qui les donne, l'occasion de lourdes dépenses : festins, représentations théâtrales, chanteurs, etc.

deur à l'*angady*¹ au cours de longues journées de labours en équipe. Tout se passe comme si, héritiers d'une longue tradition de riziculture, les habitants de Tsarahonenana accomplissaient par conscience professionnelle une succession de gestes précis qu'ils savent pouvoir, à chaque instant, être rendus caducs par les caprices d'un régime climatique dont ils ne peuvent maîtriser les effets. Pour un travail égal, la récolte parfois abondante est, d'autres années, médiocre ou nulle. Il faut donc s'en remettre au « sort », les villageois refont les gestes de leurs pères et attendent le verdict de la fatalité ; leur riziculture est un mélange de soins attentifs et de nonchalance désabusée.

Les procédés rizicoles peuvent être considérés comme la reproduction à peu près intégrale d'un certain niveau de perfection atteint dans les plaines et vallées des Hauts-Plateaux Imerina. C'est la profondeur de cette tradition, la haute élaboration de certaines techniques qui expliquent la continuité de l'effort rizicole et l'ampleur des travaux qui l'ont rendu possible. Dans la mesure où, malgré tout, elle n'a pas su se prolonger dans un effort de découverte et de création d'une riziculture de montagne adaptée aux conditions climatiques et topographiques de la plaine d'Ambohibary et de l'ensemble des plaines et vallées de l'Ankaratra, la richesse de cette tradition constitue en même temps sa propre limite interne.

La riziculture actuellement pratiquée souffre d'une « incertitude permanente » sur les deux tiers de son terroir ; elle est tout entière située au-dessus d'un plafond climatique dans une situation dangereusement déséquilibrée. La riziculture des Hauts-Plateaux malgaches cesse d'être réellement productive aux alentours de 1 200 m d'altitude ; or elle se pratique dans la plaine d'Ambohibary entre 1 600 et 1 650 m. On ne peut pourtant pas conseiller aux habitants de l'Ankaratra de ne plus faire de riz. Tant qu'un espoir de récolte sera possible, les habitants creuseront des rizières et des canaux d'irrigation ; à 2 000 m d'altitude, dans les moindres bas-fonds, un peu protégés du vent, des hautes surfaces de l'Ankaratra, les villageois plantent du riz. Les quelques paniers de paddy qu'ils récoltent, sans égard à la somme des travaux qu'ils ont nécessités, sont considérés comme un symbole. Par eux, le colon merina isolé sur ses montagnes renoue avec la tradition de ses ancêtres d'Arivonimano ou d'Ambohimanga. Le riz devient plus qu'un symbole, l'expression d'un lien mystique qui le relie aux ancêtres et permet de les honorer dignement lors des *famadihana*. On trouve dans l'attachement à la rizière, même improductive, ou dans la répugnance éprouvée à la vendre ou à s'en détacher, ce même sens du passé et de sa profondeur. Le riz est l'image d'une continuité, il est, dans l'âme et l'« idéologie » des villages de l'Ankaratra, plus important que n'importe quelle culture commerciale ou troupeau de bœufs.

1. Outil aratoire traditionnel des paysans malgaches ; c'est une longue bêche qui sert à retourner la terre.

Cette valeur accordée au riz n'est d'ailleurs pas, en soi, irrationnelle. Une riziculture de montagne à forte productivité existe à plus de 2 000 m au Japon. Les sols de l'Ankaratra sont bons et les effets du climat peuvent être tempérés ne fût-ce qu'en permettant, par une hydraulique bien réglée, la stricte coïncidence du cycle végétatif de la période chaude. L'aide des pouvoirs publics pourrait permettre d'améliorer cette riziculture de montagne : trouver des variétés assez résistantes pour ne pas succomber aux basses températures, et aux tiges suffisamment hautes pour qu'elles résistent aux conditions d'enneigement de la cuvette ; susciter les travaux communautaires qui seuls permettraient de résoudre les problèmes hydrauliques, en réglant l'arrivée des eaux au moment opportun ; en limitant l'inondation par la rectification des eaux de la rivière, voire par son endiguement entre des levées de terre, en abaissant enfin, au sud de la plaine, le seuil d'Ampetsapetsa par lequel les eaux s'écoulent et vont rejoindre la grande plaine de l'Onive. De tels travaux effectués en collaboration avec les villages de la plaine permettraient de sauter d'une riziculture méticuleuse mais résignée à une riziculture intensive et améliorée. Ils permettraient la bonification des basses et moyennes rizières qui couvrent 70 % de l'ensemble de la plaine, et sur lesquelles, avant tout, planent l'incertitude et la fatalité.

Pièce essentielle du système de culture de Tsarahonenana et des autres villages de la plaine d'Ambohibary, la riziculture symbolise d'une certaine façon l'effort colonisateur des paysans de l'Ankaratra. Cette colonisation est en somme l'extension en altitude d'un système agricole né et mis au point sur des Hautes-Terres ne dépassant pas 1 200 m. Assez souple et perfectionné pour s'être « adapté » et maintenu dans un milieu nouveau et souvent difficile, ce système agricole a-t-il su en développer les virtualités nouvelles ? A-t-il su devenir montagnard ? L'analyse des autres éléments du système de culture va pouvoir compléter notre réponse.

L'éventail des cultures sèches.

Les cultures sèches occupent 50 ha sur l'ensemble du terroir. Si l'on tient compte des rizières cultivées par des habitants de Tsarahonenana ayant quitté le village pour s'établir sur les Hautes-Terres de la montagne, la surface de culture sèche par résident est plus importante que celle des rizières : 0,12 ha de culture sèche par habitant contre 0,10 ha de rizières.

Moins essentielles dans l'esprit des villageois, les cultures sèches constituent toutefois un apport indispensable à l'équilibre du système agricole ; elles compensent la défaillance éventuelle de la riziculture, permettent le développement de l'élevage et surtout assurent, par la vente ou le transport des pommes de terre, des revenus monétaires. Ce sont les cultures à vocation économique.

Les plantes à cycle long — manioc, patates douces, taros — recou-

vent 7 ha sur le terroir, soit 20 % de l'ensemble des cultures sèches. Plantes traditionnelles, au goût apprécié des villageois, elles se situent, en raison de cet attachement, sur les champs de culture semi-intensive qui bordent les cases du village ou les zones de colluvions des bas de pente ; elles reçoivent d'abondantes fumures. Pourtant ces cultures à long cycle n'ont que des rendements médiocres. Elles mettent beaucoup de temps pour parvenir à maturation. Les patates douces réclament dix mois avant d'être récoltées, les taros, que leur goût pour l'humidité fait cultiver sur l'argile noire des berges, demandent une année entière ; le manioc, enfin, exige trois saisons chaudes, soit une maturation étalée sur trente mois. Ces cultures sont plus des cultures résiduelles ou des cultures-témoins du pays d'origine, que des cultures de rapport ; leur importance est surtout affective.

Il en va tout autrement des plantes à cycle bref, tels le maïs, les haricots ou les pommes de terre, qui ne demandent que 100 ou 110 jours de culture. Plantées et récoltées durant la saison chaude, elles ne souffrent pas des basses températures d'hiver. On les trouve la plupart du temps cultivées en association sur les terres noires et fertiles des rives du bourrelet hydromorphe qui limitent le terroir à l'est, et sur l'ensemble des champs de pente qui parsèment les flancs et les sommets de la montagne. Parmi elles, la pomme de terre est véritablement la reine du terroir non inondable : les cultures qui lui sont associées, maïs ou haricots, s'effacent devant son importance.

Essor et problèmes de la culture des pommes de terre.

L'essor et l'importance de la pomme de terre sont la grande nouveauté des systèmes de culture de l'Ankaratra comparés à ceux de l'Imerina. Parfaitement adaptée aux sols volcaniques et aux conditions du climat d'altitude, la pomme de terre est aussi la plante la plus productive.

Plus loin, à l'intérieur de la montagne, vers 2 000 m d'altitude, des villages pionniers se sont créés, fondés exclusivement sur cette culture. La pomme de terre conquiert l'Ankaratra, son essor permet le peuplement des hautes surfaces, en même temps qu'elle fournit un complément indispensable aux terroirs de vallée centrés sur la riziculture et, de cette façon, les équilibre. Cet essor ne va malheureusement pas sans poser quelques problèmes. La culture sur les pentes de la montagne est, en effet, le plus souvent extensive et sans fumure ; seules les herbes ou les matières végétales transportées sur le champ sont brûlées, ce qui donne un apport de cendres minérales. Épuisé au bout de deux ou trois ans de culture, le champ est abandonné ; il ne sera repris que plus tard, au bout de cinq à douze ans, suivant que les besoins en terre sont impérieux ou non. L'inconvénient de cette technique extensive est d'épuiser des sols, au départ relativement riches, mais qui, une fois dégradés, demandent une longue

période pour se reconstituer ; or les délais nécessaires ne sont pas respectés.

Le problème de la pomme de terre vient de ce que cette culture conquérante, fournissant au début de magnifiques rendements et menée par des pionniers disposant à l'origine de vastes espaces, devient à la longue une cause d'appauvrissement du milieu naturel. Au village de Tsarahonenana, seules les cultures de berge peuvent se renouveler chaque année à cause de l'exceptionnelle fertilité des argiles noires des rives de l'Ilempona, qu'entretiennent les dépôts laissés par l'inondation annuelle. Elles reçoivent en outre un complément de fumure animale. En revanche, les champs de culture extensive ou itinérante de la montagne offrent chaque année des rendements médiocres, sans aucune mesure avec le travail fourni pour le défrichement. Les sols du terroir montagneux sont déjà épuisés ; recouverts à l'heure actuelle d'une brousse dense de mimosas et de bouquets d'eucalyptus, leur mise en valeur devient chaque année plus difficile.

Les grands vendeurs de pommes de terre à Tsarahonenana sont donc ceux qui ont la chance de posséder des terres sur les berges de la rivière. Les autres, ne pouvant se contenter des maigres récoltes de leurs champs extensifs de montagne et de rizières souvent bien exiguës, doivent partir chercher de nouvelles terres à l'intérieur de l'Ankaratra. Par suite de l'épuisement progressif des sols de la montagne autour du village, ceux qui entendent pratiquer cette culture itinérante doivent aller de plus en plus loin, souvent de plus en plus haut. Les « sans rizière », les jeunes en particulier, quittent Tsarahonenana, s'enfoncent dans la montagne et créent des hameaux pionniers sur les hauteurs dénudées de l'Ankaratra. Ces établissements sont nombreux à l'heure actuelle, mais les terres ne sont pas illimitées ni les ressources inépuisables : transplantée loin du village, cette même monoculture itinérante engendre au bout de vingt ou trente ans des effets similaires ; le groupement pionnier n'a plus d'autre ressource que de se scinder à nouveau et de se déplacer vers des terres neuves encore plus éloignées.

L'élevage.

L'élevage est une autre forme de mise en valeur des versants et surfaces montagneuses. Tsarahonenana compte 34 bêtes à cornes et 45 porcs. L'élevage traditionnel des porcs a fortement décliné ces dernières années, en partie à cause de l'épizootie due à la maladie de Teschen. Inversement les bovins ont tendance à devenir de plus en plus nombreux ; les bêtes résultent du croisement de zébus locaux et de races européennes variées — en particulier les races landaise, normande ou schwiss.

A Tsarahonenana, village de plaine, l'élevage est surtout un élevage de travail. Les deux tiers des bêtes sont des bœufs de trait réservés aux attelages de charrette et, éventuellement, de charrue lors du labour

des rizières. Le développement de la culture des pommes de terre a en effet posé le problème du transport des récoltes : c'est la charrette qui, dans tout l'Ankaratra, sert à cet usage. A Tsarahonenana un ménage sur cinq possède une charrette ; dans les hameaux de la montagne, un sur deux. A l'inverse, les hameaux pionniers des hauts de l'Ankaratra se spécialisent dans le rôle de « naisseurs ». La proportion des vaches y est toujours très élevée : 75 % à Antoby. Ces troupeaux alimentent en bêtes de trait les villages de plaine et les marchés à bestiaux d'Ambohibary et de Faratsiho. Cet élevage correspond bien à la vocation naturelle d'un massif montagneux au climat frais, mais il se heurte au problème de l'alimentation des bêtes en hiver.

Les pâtures et jachères de montagne, si elles procurent une nourriture abondante en saison humide, deviennent insuffisantes lors de la sécheresse d'hiver. Dès lors, en l'absence de tout stockage d'herbes ou de cultures fourragères, les bêtes reçoivent le surplus des cultures vivrières normalement consommées par les habitants ou leurs déchets : pommes de terre, manioc, taros, brisures de paddy, etc. Mesurées, les réserves de paille de riz fournies par la plaine sont destinées en priorité aux bœufs de trait. L'élevage, s'il se développe, rencontre donc vite un véritable goulot d'étranglement. C'est un peu le principe de l'élevage « asiatique », où le nombre d'animaux est fonction de l'excédent laissé par la marge de productivité du système vivrier. L'essor de l'élevage de montagne est freiné par celui d'un système de culture que nous venons de voir lui-même bloqué par ses procédés trop extensifs. Il n'est donc pas en mesure de répondre aussi bien qu'il le devrait aux possibilités naturelles d'une écologie de montagne.

Cette dissociation de l'élevage et de la culture est d'autant plus paralysante, que seule leur association permettrait à l'un et à l'autre de se développer. Sur les pentes de la montagne, la transformation de la monoculture actuelle des pommes de terre en un système diversifié, où alterneraient cultures commerciales, vivrières et fourragères, permettrait, tout en régénérant les sols, de produire davantage et de nourrir les bêtes en hiver. L'élevage, associé au système agricole, pourrait s'intensifier ; la paysannerie de la haute montagne inscrirait sur le sol de nouveaux terroirs stables qui n'auraient plus besoin de se déplacer tous les quinze ou vingt ans, celle des plaines ou des vallées parviendrait à compléter et à mieux équilibrer son système de production.

En définitive, les colons merina de l'Ankaratra se sont dans une certaine mesure adaptés aux conditions de leur milieu ; faisant preuve de souplesse et d'ouverture, ils ont su développer des cultures nouvelles telles que la pomme de terre et accorder une plus large place à l'élevage, tout en conservant le riz, fondement de leur civilisation. Toutefois, tel qu'il fonctionne, ce système a atteint une limite où les éléments dynamiques s'annulent les uns les autres ; il s'est « essouffé ». L'insuffisance des liens entre agriculture et élevage, les difficultés du contrôle

de l'eau dans la plaine sont autant de facteurs qui immobilisent le système agricole et l'empêchent de se développer.

Cette situation n'est pas sans retentir largement sur la vie villageoise. L'étroitesse du système agricole, la faiblesse des revenus monétaires qu'il procure, aboutissent à une situation de « pauvreté ». Le village de Tsarahonenana est un village dénué ; chacune de ses exploitations lutte pour briser le cercle de la pauvreté ; toutes, il s'en faut, sont loin d'y parvenir.

LA QUESTION FONCIÈRE

Cette pauvreté imprègne le climat intérieur de la communauté. Elle explique l'ampleur des départs vers les zones hautes de la montagne mais aussi vers Tananarive et les plaines de l'Imerina où les plus démunis vont chercher des salaires et des occasions de travail saisonnier.

La superficie moyenne des exploitations à Tsarahonenana est de 0,52 ha de rizière et de 0,59 ha de cultures sèches : mais cette moyenne cache des différences sensibles. On s'aperçoit, en effet, en dressant la carte foncière du village, que 8 propriétaires sur 59 possèdent 41 % de la surface totale des rizières cultivées par les habitants résidant actuellement au village, soit 13 ha. Ces « notables » possèdent chacun plus d'un hectare de rizière et deux des plus importants en possèdent plus de deux. Les autres peuvent être répartis entre une paysannerie intermédiaire et une paysannerie de démunis. Au bas de l'échelle, ces derniers forment un groupe de 28 exploitants représentant avec leurs familles 60 % de l'ensemble de la population : leurs rizières sont inférieures à 0,5 ha, tandis qu'un grand nombre n'en possèdent pas même un lopin à titre personnel.

Dans ces conditions, seuls les « notables » arrivent à couvrir, bon an mal an, leurs besoins en riz ; certains obtiennent même un surplus qu'ils peuvent commercialiser. Les autres familles du village, même si elles n'en consomment qu'une fois par jour, n'ont du riz que l'espace des quelques mois qui suivent la récolte. Ces notables sont souvent les plus âgés du village et les descendants favorisés des lignées prestigieuses, celles dont les ancêtres furent les premiers à occuper le sol. Ce sont les héritiers de la tradition ; le partage du « terroir utile », c'est-à-dire des rizières et des champs de culture intensive de berge ou de colluvions, s'est fait dans la plupart des cas en leur faveur. Les autres paysans doivent se contenter de quelques rizières et des zones de culture extensive qui parsèment les flancs et le sommet de l'éperon rocheux.

Ces étendues montagneuses ressortent d'ailleurs d'un droit de culture ancien, ouvert librement à tous les habitants du village (cf. Fig. 66). A proximité des rizières certains endroits relèvent d'un droit lié à la notion de lignage ; la culture n'y est en principe permise qu'aux descendants de l'ancêtre originel qui mit le premier ces terres en culture. A l'inverse des terres de montagne, un droit de propriété individuel

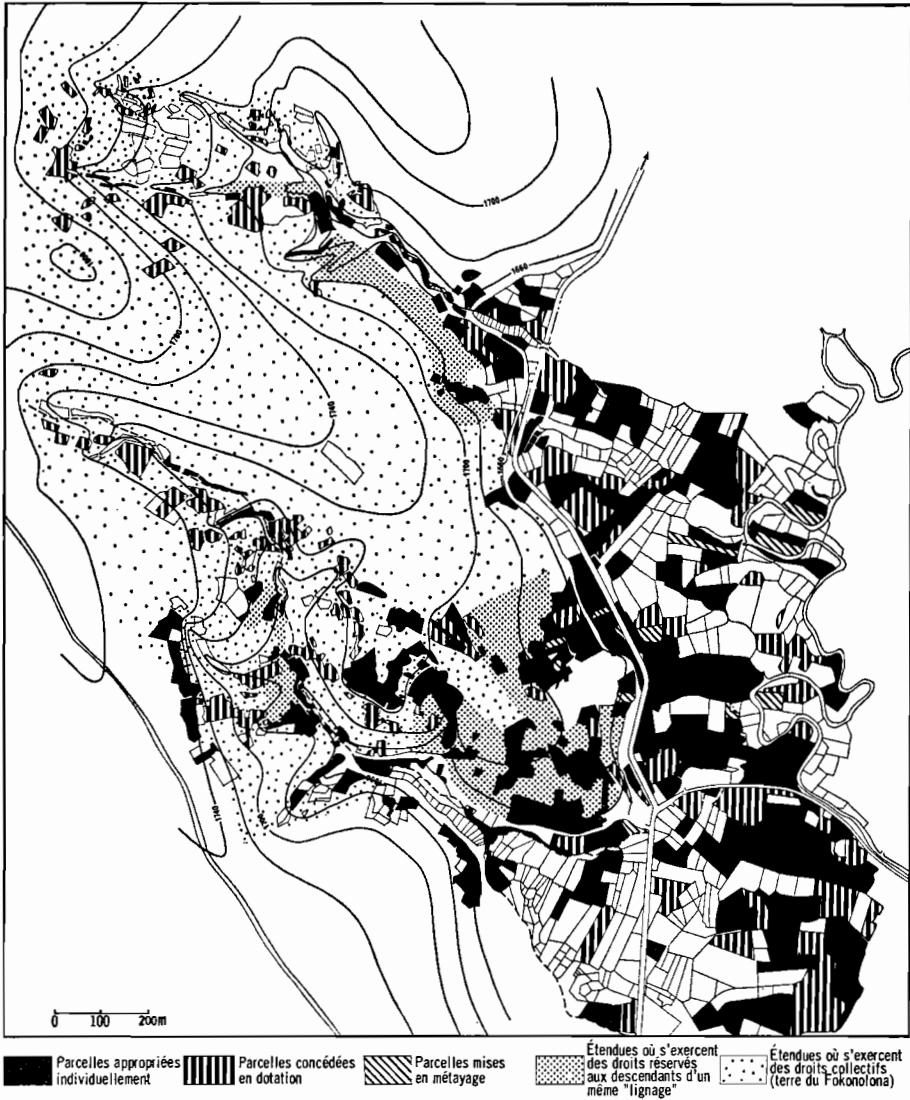


FIG. 66. — Les régimes et le droit foncier.

règne sur les terres du « terroir utile », mais ce droit reste complexe et mal défini.

Ce qui détermine l'attitude du paysan face à ses rizières ou à ses terres est en effet moins un droit de propriété qu'un certain sentiment. Or ce sentiment est ambigu. Il repose à la fois sur les conceptions traditionnelles et des tendances nouvelles, introduites de l'extérieur par le monde marchand. Dans le monde traditionnel de l'univers malgache, la rizière représente beaucoup plus que la récolte de paddy qu'elle donne

ou ne donne pas, chaque année. La rizière exprime un rapport profond avec les ancêtres qui l'ont creusée et travaillée, puis perpétuée à travers les générations jusqu'à nos jours. C'est infiniment plus qu'un lieu de production ou de spéculation, mais l'image même d'un lien mystique au bout duquel se situent les vivants. On ne peut rompre ce lien sans danger ni se délier trop vite d'une tradition.

Monde monétaire et monde traditionnel ont chacun leur conception du droit de propriété. L'une est active, l'autre est figée, mais on peut être sensible aux nouveautés de l'une, sans vouloir quitter les certitudes de l'autre. En fait, il n'y a pas, à notre connaissance, de code foncier précis et clairement formulé sur chacune des parcelles, mais seulement un « état d'appropriation » reconnu de tous, et dont la définition se cherche entre deux univers, spirituel et juridique, fondamentalement étrangers l'un à l'autre.

Cette ambiguïté de la notion de propriété permet toutefois une certaine souplesse qui atténue dans les faits l'inégalité du partage foncier. Ceux qui possèdent la terre ne sont pas exactement ceux qui la cultivent : les paysans pauvres ou démunis peuvent avoir accès aux terres que leur prêteront, s'ils en font la demande, leurs proches plus favorisés. Le notable prête de la terre à ses enfants, neveux, amis, mais aussi aux descendants de la troisième caste qui, autrefois, travaillait au service de sa famille. Ce « prêt » est en principe « gratuit », il engendre toutefois une forme de relation de « clientèle ». Celui qui prête la terre devient un peu le protecteur de celui qui la reçoit : il est en droit d'exiger en contrepartie des services en nature ou en prestation de travail. Le métayage est, en revanche, presque totalement inconnu à Tsarahonana¹.

Par ailleurs, l'une des fins de la terre cultivée étant de procurer les ressources qui permettront d'honorer dignement les ancêtres de la lignée, le notable doit s'occuper de l'entretien du tombeau, soutenir les fêtes familiales de ses proches, assurer à des dates fixes les *famadihana*. Son honneur personnel et son désir de prestige font que ces fêtes coûtent cher et connaissent le maximum d'ampleur et de rayonnement ; elles peuvent engloutir les bénéfices accumulés durant plusieurs années. Supportant la charge financière de ce culte traditionnel, le notable justifie par là, aux yeux de la communauté villageoise, la prééminence de sa position foncière.

Entre autres conséquences, l'évolution d'un droit de propriété, autrefois patriarcal, vers une appropriation individuelle des terres de culture entraîne une complication de la question foncière. Tous ceux qui quittent le village, conservent en effet les rizières ou les champs qui leur sont acquis à titre individuel sur le terroir. Ainsi, la plupart des habitants de l'Ankaratra ont conservé leurs droits personnels dans

1. La plupart des rizières sont travaillées soit directement, soit par des salariés agricoles. Toutefois au sud de la plaine, près du bourg, quelques rizières connaissent des contrats de métayage ; la récolte est alors divisée à égalité entre le propriétaire et l'exploitant.

les villages de la plaine d'Ambohibary dont ils étaient originaires. A Tsarahonenana, 50 % des rizières appartiennent à des gens qui n'habitent pas ou n'habitent plus au village. Les montagnards établis sur les Hautes-Terres de l'Ankaratra possèdent le quart des superficies rizicoles du terroir ; l'autre quart relève de paysans de villages voisins ayant reçu des parcelles sur le terroir de Tsarahonenana à la suite d'un mariage.

La coutume implique en effet que l'épouse qui part s'installer dans le village de son mari reçoive une dotation en terre, plus ou moins importante dans son village natal. Les règles de résidence sont patri-locales et les dérogations à cette règle encore exceptionnelles. Ces dotations, bien que provisoires — car le partage définitif des terres a lieu seulement à la mort du père —, conduisent à écarteler la propriété des jeunes ménages entre le village du mari et celui de l'épouse. Nombre de mariages sont pour cette raison contractés entre des gens des « hauts » et des rizicultures de la plaine ; ces unions sont même particulièrement recherchées, car elles permettent d'associer les ressources de domaines géographiques différents.

La propriété individuelle, les coutumes de prêt puis de dotation, la politique de mariage largement ouverte sur l'extérieur, notamment avec les zones pionnières de la montagne, entraînent donc une complication et un morcellement de la distribution foncière. Elles laissent apparaître dans un deuxième mouvement une certaine « dépossession » des terres du terroir au profit d'éléments extérieurs plus dynamiques.

Cette complexité foncière se traduit en dernier lieu par un certain nombre de tensions. Bien qu'en général le sentiment récent de la propriété individuelle s'adapte aux conceptions traditionnelles sans les contrecarrer ouvertement, une certaine rupture se laisse peu à peu déceler. Des tensions, voire des conflits, existent à l'intérieur de la société villageoise. Certains notables, gardiens fidèles de la tradition, s'opposent à d'autres villageois qui méconnaissent cette fidélité. La terre représente l'endroit sensible du village et le lieu des conflits : querelles sur les partages familiaux, sur la non-observance de droits traditionnels, sur des terres défrichées sans autorisation. Les querelles le plus souvent « rentrées » éclatent parfois en violentes altercations sans qu'aucune autorité supérieure, celle de la tradition ou celle de l'Administration, ne puisse trancher le débat.

Un certain climat de désunion, la fin des anciennes habitudes d'entraide s'expliquent pour une bonne part par ces conflits. L'individualisme de chacun s'en trouve renforcé et comme justifié : il prend une expression encore plus radicale dans les activités secondaires et la recherche des ressources extérieures.

LA RECHERCHE DES RESSOURCES EXTÉRIEURES

Le problème des jeunes et des paysans démunis de terre ne peut en effet être entièrement résolu par les coutumes de prêt ou de dotations. Ceux qui n'ont pas, ou pas assez, de terres sur le terroir utile s'enfoncent dans la montagne à la recherche de terres vierges. Ce sont les pionniers de l'Ankaratra. Ils redescendent vers la plaine s'ils héritent un jour d'une parcelle de rizière, ou à l'occasion d'un *famadihana* ; mais pour d'autres, les descendants sans espoir de lignées trop nombreuses, le départ est bien souvent définitif.

Une dernière catégorie de villageois reste à Tsarahonenana, bien que ne faisant pas partie des notables. Ceux-là cherchent un supplément de ressources dans des activités secondaires, extérieures ou marginales à l'agriculture. Sur 55 hommes adultes résidant en permanence au village, 25 travaillent dans des équipes d'artisans maçons ou sont convoyeurs de charrette.

La construction de maisons en brique rouge à toits de tôle remplaçant l'ancienne case de boue séchée, bat en effet son plein dans l'ensemble de la plaine d'Ambohibary. L'entretien et la construction de tombeaux dignes d'héberger les dépouilles des ancêtres restent également un souci constant. Les équipes de maçons sont donc fréquemment sollicitées ; il semble d'ailleurs que les régions de l'Ankaratra aient acquis en ce domaine une spécialité. Leurs équipes rayonnent souvent en dehors de leurs régions naturelles pour effectuer des travaux vers les zones limitrophes, parfois même jusqu'à Tananarive.

La deuxième grande activité de complément est celle des convoyeurs. Possesseurs d'une charrette et d'un attelage de bœufs, ils se louent à la journée pour le transport des pommes de terre jusqu'à la route goudronnée, d'où les camions acheminent de pleines cargaisons jusqu'à Tananarive. Les villageois qui n'ont pas eu la chance d'acquérir une profession secondaire n'ont, dès lors, d'autres ressources que de devenir salariés agricoles pour le compte des paysans maçons ou charretiers, ou bien des notables. C'est naturellement parmi eux que se recrutent la plupart des candidats aux migrations saisonnières ou définitives.

Tsarahonenana est donc bien un village pauvre, à l'étroit dans son terroir rizicole et mal à l'aise sur un éperon montagneux aux terres dégradées. Toutefois les possibilités que trouvent certains paysans pour acquérir des ressources supplémentaires comme maçons ou charretiers, indiquent qu'un dynamisme et une certaine prospérité existent ailleurs, en dehors du village et de son système de culture.

En effet, marchands au bourg d'Ambohibary, le chef-lieu du canton, ou bien grands propriétaires rizicoles du sud de la plaine, collecteurs de pommes de terre et paysans enrichis par leurs récoltes sur les terres pionnières de l'Ankaratra, tous manient l'argent et ont rompu avec le cycle de la vie économique traditionnelle. Ce sont déjà des bourgeois

conquérants. C'est pour eux que pérégrinent lentement les lourds chariots sur les pistes monotones de la montagne et que se construit toute une gamme de maisons en dur, souvent fort belles, sur les marges du bourg ou à l'écart des villages. La prospérité acquise par cette bourgeoisie foncière ou marchande est, pour beaucoup de paysans de la plaine d'Ambohibary, une source de travail et de revenus appréciable.

TRADITIONS ET TENDANCES NOUVELLES

Ce recours constant des villageois de Tsarahonenana aux activités secondaires ouvre le village à l'économie monétaire et assure, au prix d'un gros travail, une certaine prospérité à quelques-uns. Mais ces charretiers convoyeurs ou ces maçons, en gagnant leur argent en dehors des circuits traditionnels, acquièrent un esprit nouveau ; ils ont tendance à marquer leur indépendance par rapport aux notables. Ce sont de « nouveaux paysans » comme les appelait Patrice de Commarmond (1966) dans son rapport sur le village d'Ampandro Efana.

Par ces nouveaux paysans, l'influence du monde extérieur pénètre à l'intérieur de la société villageoise et suscite de nouveaux modes de pensée et de relations humaines. L'esprit de l'ancien *fokonolona*¹, les liens communautaires et de parenté se relâchent, dans certains cas ils disparaissent. L'entraide n'est plus réduite qu'à quelques coutumes de travail en commun qui, de plus en plus, prennent la forme d'un travail salarié. L'habitat lui-même se disperse en hameaux ou groupes de cases ; l'autorité des notables est diminuée et change de sens ; elle ne tient plus que dans l'assise de leur puissance foncière. Bref, le tissu uni du village se déchire en une multitude de carreaux indépendants les uns des autres. Toutefois si la référence à des valeurs nouvelles se marque de plus en plus ouvertement, le vieux fonds culturel malgache imprègne toujours la vie villageoise. En outre, les cadres du monde traditionnel — organisation du terroir, système de culture, niveau de production — n'ont que peu évolué. Les influences extérieures pénètrent en effet beaucoup plus facilement le comportement individuel ou la vie villageoise qu'elles ne transforment les techniques agraires. Il est plus avisé de s'adapter au monde moderne, à ses valeurs et au maniement de l'argent que de se familiariser avec ses techniques.

Comme nous l'avons vu plus haut, un certain nombre de problèmes agraires n'ont pas été résolus, par suite d'une insuffisante maîtrise technique. La cuvette mal drainée tend à s'envaser, les rizières ne sont qu'imparfaitement irriguées, les sols de montagne se dégradent, tandis que l'absence d'association entre agriculture et élevage bloque l'essor

1. Institution communautaire autrefois très vivante, qui réunissait tous les hommes du village. Le *fokonolona* décidait des travaux collectifs et réglait par délibération les querelles intérieures et les problèmes de la communauté.

études rurales

revue trimestrielle
d'histoire, géographie, sociologie
et économie des campagnes

N° 37-38-39

Janvier-Septembre 1970

Sommaire

TERROIRS AFRICAINS ET MALGACHES

- P. PÉLISSIER et G. SAUTTER. Bilan et perspectives d'une recherche sur les terroirs africains et malgaches (1962-1969). 7
- E. BERNUS. Espace géographique et champs sociaux chez les Touareg Illabakan (République du Niger). 46
- H. BARRAL. Utilisation de l'espace et peuplement autour de la mare de Bangao (Haute-Volta). 65
- Ch. PRADEAU. Kokolibou (Haute-Volta) ou le pays Dagari à travers un terroir. 85
- A. LERICOLLAIS. La détérioration d'un terroir : Sob, en pays Sérèr (Sénégal). 113
- P. T. ROUAMBA. Terroirs en pays Mossi : à propos de Yaoghin (Haute-Volta). 129
- J.-P. LAHUEC. Une communauté évolutive mossi : Zaongho (Haute-Volta). 150

(Suite au verso.)

J.-P. GILG. Culture commerciale et discipline agraire : Dobadéné (Tchad).	173
J. BOULET. Un terroir de montagne en pays Mafa : Magoumaz (Cameroun du Nord).	198
A. HALLAIRE. Des montagnards en bordure de plaine : Hodogway (Cameroun du Nord).	212
J. HURAUULT. L'organisation du terroir dans les groupements Bamiléké.	232
L. STETKIEWICZ. Genèse et devenir d'un terroir surpeuplé : Kansérégé (Rwanda).	257
A. SCHWARTZ. Un terroir forestier de l'Ouest ivoirien : Ziombli. Analyse socio-économique.	266
M. AUGÉ. Tradition et conservatisme. Essai de lecture d'un terroir. Pays Alladian (Basse Côte-d'Ivoire).	281
J. CHAMPAUD. Mom (Cameroun) ou le refus de l'agriculture de plantation.	299
B. GUILLOT. Structures agraires koukouya (Congo-Brazzaville).	312
J. BONNEMAISON. Des riziculteurs d'altitude : Tsarahonenana, village de l'Ankaratra (Madagascar).	326
J.-P. RAISON. Paysage rural et démographie : Leimavo (nord du Betsileo, Madagascar).	345
M. BIED-CHARRETON. Contrastes naturels et diversité agraire aux environs de Betafo (Madagascar).	378
J.-Y. MARCHAL. Un exemple de colonisation agricole à Madagascar : Antanety-Ambohidava (sous-préfecture de Betafo).	397
M. DELENNE. Terroirs en gestation dans le Moyen-Ouest malgache.	410
J. WURTZ. Évolution des structures foncières entre 1900 et 1968 à Ambohiboanjo (Madagascar).	449
G. REMY. L'étude d'un terroir en zone soudanienne : l'exemple de Donsin (Haute-Volta).	480
Cl. SURROCA. Plantations spéculatives et cultures vivrières en pays Agni (Côte-d'Ivoire). Méthodes d'enquête en milieu forestier.	501

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Collections documentaires sur l'Afrique Noire 531

TABLE DES ILLUSTRATIONS

551

Collaborateurs du présent fascicule :

- P. PÉLISSIER, Professeur à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Paris-Nanterre.
- G. SAUTTER, Directeur d'études à l'E.P.H.E., VI^e Section, Paris.
- E. BERNUS, Maître de recherches principal à l'O.R.S.T.O.M., Paris.
- H. BARRAL, Maître de recherches à l'O.R.S.T.O.M., Ouagadougou.
- Ch. PRADEAU, Professeur agrégé de géographie, Agen.
- A. LERICOLLAIS, Chargé de recherches à l'O.R.S.T.O.M., Dakar.
- P. T. ROUAMBA, Ambassadeur de Haute-Volta auprès des États-Unis d'Amérique et de l'Organisation des Nations-Unies, Washington.
- J.-P. LAHUEC, Chargé de recherches à l'O.R.S.T.O.M., Ouagadougou.
- J.-P. GILG, Chef de travaux à l'E.P.H.E., VI^e Section, Paris.
- J. BOULET, Chargé de recherches à l'O.R.S.T.O.M., Paris.
- A. HALLAIRE, Maître de recherches à l'O.R.S.T.O.M., Paris.
- J. HURALT, Ingénieur en Chef Géographe, Institut Géographique National, Paris.
- L. STETKIEWICZ, Licenciée ès lettres, E.P.H.E., VI^e Section, Paris.
- A. SCHWARTZ, Chargé de recherches à l'O.R.S.T.O.M., Abidjan.
- M. AUGÉ, Agrégé de l'Université, Directeur de recherches à l'O.R.S.T.O.M., Paris.
- J. CHAMPAUD, Maître de recherches à l'O.R.S.T.O.M., Paris.
- B. GUILLOT, Chargé de recherches à l'O.R.S.T.O.M., Brazzaville.
- J. BONNEMAISON, Chargé de recherches à l'O.R.S.T.O.M., Nouméa.
- J.-P. RAISON, Agrégé de l'Université, Maître de recherches à l'O.R.S.T.O.M., Tananarive.
- M. BIED-CHARRETON, Maître de recherches à l'O.R.S.T.O.M., Tananarive.
- J.-Y. MARCHAL, Chargé de recherches à l'O.R.S.T.O.M., Ouagadougou.
- M. DELENNE, Chargé de recherches à l'O.R.S.T.O.M., Tananarive.
- J. WURTZ, Chargée de recherches à l'O.R.S.T.O.M., Tananarive.
- G. REMY, Maître de recherches à l'O.R.S.T.O.M., Ouagadougou.
- Cl. SURROCA, Chargé de recherches à l'O.R.S.T.O.M., Paris.